BRAVO

RÉGIS JAUFFRET

BRAVO

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-121286-0

© Régis Jauffret et les Éditions du Seuil, 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Bravo. Qu'on applaudisse et crie bravo. C'est une performance d'avoir si longtemps vécu. Qu'il soit acclamé le convoi des vieillards. Ils ont été vaincus, mais ils ont résisté, souffert, lutté pour ne pas succomber à la tentation de déposer les armes, de se faire hara-kiri comme un lâche samouraï qui refusant d'endurer plus longtemps le quotidien, un jour s'éventre.

Hommage aux êtres qui ont dépassé le cap de la soixantaine et habitent désormais ce continent gris peuplé d'humains d'hier que dans ma jeunesse on appelait les petits vieux.

Je rejoindrai au printemps leurs terres crépusculaires. Avec l'enthousiasme des désespérés, je continuerai à écrire tant qu'il me restera des mots. J'en ai des silos remplis jusqu'à la gueule et je ne me rendrai pas avant de les avoir dégoupillés jusqu'au dernier.

Quand ce siècle sera devenu sexagénaire à son tour, plus âgé que lui de quelques décennies, ayant largement payé mon tribut à l'existence, je me tuerai.

Paris, 2015.

L'infini bocage

Il pleut souvent dans le jardin. La brouette décomposée près de la grille se remplit d'eau grise, le soleil revenu se reflète dedans. Je vois le village à travers les barreaux vert amande. Il me semble proche, je distingue jusqu'aux enfants qui manipulent solitaires des jeux de construction sur les tapis rouge et bleu des salons.

Quand mon humeur est basse, les maisons s'éloignent, les enfants disparaissent avec les tapis et les colonnes de briques de plastique encastrées. Comme des rayures grises de plus en plus pâles sur le paysage d'arbres noirs, les rues aussi finissent par se dissiper.

Souvent la maison est montée sur roulements à billes, elle cherche le soleil, la lune, elle poursuit un oiseau, s'obstine à fixer le lointain pour arracher à l'horizon des images de la Manche dont au-delà de l'infini bocage les vagues déferlent sur une plage du Cotentin.

Je n'ai jamais apprécié l'immobilité, ce lac, ce fond de puits. J'ai conservé un peu du tempérament du spermatozoïde que je fus il y a un peu plus de quatre-vingt-sept ans, agité, fébrile, le flagelle toujours en branle. Elle ne bronche pas la mort, même si les cendres des cadavres s'envolent avec le vent.

Mes parents ne bougeaient pas. Ma mère était née à

trois rues de l'immeuble où mon père avait vu le jour dans l'obscurité d'une fin d'après-midi du 17 décembre 1902 entre les cuisses de sa génitrice accouchée par une tante, sage-femme d'occasion qui apparaissait comme par magie à un mois des couches et disparaissait le surlendemain de la naissance tels ces fantômes qui vous annoncent la guerre et se volatilisent au premier coup de canon.

Mon enfance s'est déroulée dans cet appartement ovale. Des pièces aux baies vitrées courbes comme des pupilles. De l'autre côté, rien d'autre à voir qu'un morceau de ville de province monochrome comme les clichés que les géographes prenaient couramment de la planète à cette époque.

Je me rappelle les épaules du concierge qui dès le mois de mai se mettait torse nu pour nettoyer le lustre hollandais du hall d'entrée de l'immeuble, les maigres seins de ma mère entrevus dans le reflet de la bakélite étincelante du poste de TSF, les narines de mon père profondes comme des tunnels à l'orée perdue dans la campagne défendues par des poils touffus comme des bouquets de bruyère.

Ils ont eu un autre enfant quand j'avais quinze ans. Un garçon mort ivre dans la voiture qu'ils lui avaient offerte pour sa majorité et qu'il avait précipitée pour des raisons inconnues sur une prostituée dont le corps écrasé a produit le même effet qu'une flaque d'huile, le véhicule alors de traverser la place en crabe et de s'écraser contre la vitrine blindée d'une bijouterie. Parti du foyer familial une année après sa naissance, j'avais à peine croisé ce gamin éphémère. Je l'ai pleuré de même.

Ma ville natale, cité médiocre. Partir, quitter, s'enfuir. Le défilé des lieux, des murs, des escaliers, des portes palières aux éraflures comme des cicatrices. Les enjam-

bées d'une ville l'autre, les sauts par-dessus les fleuves, les zones commerciales, industrielles, pavillonnaires, les billets d'avion achetés sur un coup de sang, d'absurdes vols planés et on tombe comme un canard aux ailes truffées de plomb sur le trottoir de l'aéroport d'une métropole rébarbative.

On rêve beaucoup sa vie en prenant de l'âge. On la magnifie par vanité, on la calomnie à force de neurasthénie. Je me souviens de Genève, de Turin, de Detroit et puis à partir de l'âge de trente-cinq ans ce fut Paris où j'ai bourlingué pendant près de quarante années. Les appartements comme des bivouacs où on pose ses cartons et ses meubles en cherchant déjà une nouvelle adresse sur un plan de métro.

Je regrette d'avoir cédé sur le tard à la tentation de la chlorophylle. L'air pur brûle les bronches, la verdure porte malheur, on se dit en apercevant une marguerite qu'on servira bientôt de terreau aux fleurs et malgré un ruineux chauffage central, d'affreux chandails, des feux de cheminée aux bûches qui pètent comme des malotrus, dans les maisons règne chaque hiver un froid humide de tombeau.

J'écris avec un stylet planté dans la bouche. Je dicte lorsque la voix me revient. De temps en temps, on me fait une infiltration qui me rend mes mains l'espace d'une paire de jours.

Quand ma voix ne répond plus, quand j'ai mal aux dents à force de serrer cette prothèse pour composer lettre à lettre des mots trop lents à apparaître, je déclenche une sonnette avec ma nuque.

Il arrive, je fais semblant de mourir. Nous sommes

tous les deux si vieux, la mort est devenue notre égérie. Une égérie désincarnée, une âme d'égérie dont on peut se coiffer comme d'une auréole d'angelot. On peut aussi la chanter, la danser et mon homme en fait parfois une sorte de polka, de menuet, de fox-trot, de ronde bancale autour du lit planté en plein milieu de la chambre pour permettre à la femme de ménage de traquer plus aisément la poussière dont le moindre atome pourrait se planter comme une fléchette dans mon dernier poumon tuméfié.

Il n'a jamais eu un corps commode, agile, gracieux. Il a toujours ridiculisé la danse en se trémoussant. On dirait qu'il se moque de la marche quand il circule, de la sexualité quand il s'accouple, tant ses coups de reins sont arythmiques.

Je ne sais pas pourquoi je l'aime, ce laid, ce chauve, ce ventru, ce cerveau léger. Pourquoi je l'ai traîné avec moi la moitié de ma vie arrimé à mon sexe raide de lui depuis notre rencontre dans une boutique de vin du 17e arrondissement où nous rapportions chacun de son côté un magnum de bordeaux à moitié bu auquel nos convives avaient trouvé un goût de bouchon.

Une colère commune, la joie de s'indigner, de haïr ce caviste de mauvaise foi qui ne cessait de goûter nos flacons pour mieux nous claquer la langue à la gueule en vantant les arômes que développent les miettes d'un bouchon noblement pourri.

– Un grand cru se doit d'offrir au palais un souvenir de la fragrance du liège.

Une bousculade. L'homme tombé à la renverse sur un étalage d'amuse-gueules, une cliente prompte à avertir la police, une nuit au commissariat dans la même cellule en compagnie d'un junkie décharné dont ne restaient

plus que l'os et les veines, qui nous regardait baiser, rire, baiser et baiser encore.

Un nid d'amour cadenassé, avec les pas des mecs en uniforme qui se succédaient pour monter la garde dans le couloir. Ils faisaient semblant de ne pas regarder par le judas, de ne pas entendre, de ne rien sentir de l'odeur des fauves amoureux qui s'échappait par tous les pores de la porte de bois. La gêne, la peur du coït des hommes, de ce duo de mâles en train de carotter une folle nuit à la police française.

On a ouvert notre cellule à sept heures. Le junkie dormait roulé en boule sur le sol comme un chat galeux. On était entassés sur le banc, les membres en désordre, emmêlés, l'un à l'autre crochetés. Un réveil en sursaut, le cliquetis des menottes qu'on nous clippe aux poignets, une remontée vers l'aube dont les rayons jaunes fouillaient le rembourrage de mousse des fauteuils et des chaises tapissés de skaï éclaté.

Un inspecteur a demandé qu'on nous enlève les menottes. Il nous a fait asseoir en face de lui. Il nous toisait, un regard dégoûté, répugnant. Des yeux qui n'auraient pas demandé mieux que d'être des bouches pour nous écœurer de leur haleine putride.

– Les rapports sexuels entre gardés à vue sont interdits dans l'enceinte du commissariat.

– Nous n'en savions rien.

– Le caviste maintient sa plainte, vous serez convoqués au tribunal dans les prochains mois.

Pour des raisons par lui seul connues, il a fini par la retirer trois semaines plus tard.

Il nous a conduits jusqu'à une encoignure où il a

demandé à un planton de nous rendre nos portefeuilles, nos montres et nos lacets.

– Cette histoire n'aurait jamais dû arriver.

Des paroles désespérées prononcées d'une voix funèbre par le malheureux en nous mettant dehors avec peut-être la peur au ventre que notre écart n'arrive aux oreilles des autorités qui décideraient de fermer ce lieu de débauche comme un hôtel borgne. Son imbécile et profonde tristesse de savoir son sordide lieu de travail à jamais souillé par nos muqueuses.

On avait faim. Deux ou trois omelettes à la terrasse d'un café avec des bières pour nous rafraîchir des chaleurs de la nuit. Nous n'avions guère parlé depuis notre rencontre, mais en arrivant au commissariat nous nous étions entendus décliner nos pedigrees au flic qui avait rempli notre fiche et nous en savions assez l'un sur l'autre pour pouvoir aller le réveiller dès potron-minet à son domicile, lui souhaiter son anniversaire ou lui rapporter un souvenir de sa ville natale.

Nous étions nés la même année à quatre mois d'intervalle. Deux bestiaux en pleine quarantaine depuis longtemps plus assez frais pour faire des ravages. Nous aurions pu simplement décider d'unir nos misères afin de tromper la solitude sexuelle qui pointait son nez. Nous étions trop fiers, nous avons préféré tomber fous amoureux l'un de l'autre.

À quatre-vingt-sept ans, nous pouvons toujours prétendre nous aimer encore. Une vieille histoire d'amour de vieux, quelque chose d'attendrissant, de chaud, que la mort enverra se faire foutre avec sa tendresse de chasse d'eau.

L'autre jour, on s'est mariés. Une occasion d'organiser une bamboula. Nous avons toujours essayé de faire en sorte que la gaieté se sente chez elle à la maison. Une fête autour de mon lit, sans musique, sans farandole. Même la mousse du champagne était en berne. Malgré tout, même macabre une noce sera toujours plus joyeuse qu'un enterrement.

Le maire était un homme étroit et plat comme une tagliatelle. Un trait d'encre de seiche sur le sommet du crâne, peut-être un reste de chevelure cirée. Des petites lunettes cerclées de fil d'acier dont les foyers grossissaient comme des loupes deux paires de cils blancs.

Il avait un physique vieillot, mais il aurait pu être notre petit-fils. Une assemblée de chenus, de blanchis, de bons pour la casse, avec en guise de taches de jeunesse mes trois enfants sexagénaires que la cérémonie n'amusait pas. Ils ne pouvaient pourtant craindre de voir mon patrimoine échoir à mon époux, à force de donations je m'étais dépouillé en leur faveur depuis longtemps. Mais ils devaient trouver sordide la noce de leur père mourant.

Je les avais eus dans ma jeunesse. Une cliente rencontrée en 1954 à la banque d'affaires où je faisais mes premières armes de financier comme conseiller patrimonial. Un coup de foudre, car elle ressemblait à Greta Garbo dont j'étais entiché depuis l'âge de raison. Trois ans de mariage, trois enfants. Elle a obtenu le divorce à mes torts exclusifs en faisant constater par un huissier mon adultère avec un jeune funambule dans ma garçonnière de la rue Garancière découverte par le détective privé qu'elle avait lancé à mes trousses.

Le juge était rouge de fureur le jour où il a rendu son verdict.

– Une relation contre nature.

La garde des garçons a échu à la femelle de notre couple.

– Droit de visite mensuel.

Deux heures en sa présence, afin qu'elle puisse m'empêcher de fondre sur eux pour les violer. D'après le psychiatre qui m'avait examiné, un inverti se réjouissait toujours d'avoir engendré des mâles afin de pouvoir les abuser quand il les jugeait assez matures pour incarner ses fantasmes.

– Mais certains s'en prennent aux bébés.

Je me suis vite lassé de ces entrevues sous le regard haineux de mon ex armée d'une bouteille d'alcool pour désinfecter leurs joues après chacun des baisers dont je les avais souillés.

J'ai espacé mes visites. Je les ai perdus de vue. Ils étaient trop petits pour garder souvenir de moi. Je n'étais plus lié à eux que par la pension alimentaire. Un lien roboratif dont elle s'abstenait de leur parler et eux d'imaginer sans doute que leur père n'existait pas.

J'ai attendu qu'ils soient majeurs pour renouer. Un simple courrier au domicile de leur mère où ils demeuraient encore. Peut-être curieux de jeter un coup d'œil sur leur géniteur, ils se sont rendus au café de la place Clichy où je leur avais donné rendez-vous. L'aîné avait trois ans et demi le jour où je les avais vus pour la dernière fois. Ils sont passés devant moi sans me reconnaître.

Ils ressemblaient encore aux photos que leur mère m'avait envoyées quelques années plus tôt pour m'ama-

douer en me demandant de lui accorder une rallonge exceptionnelle afin de partir avec eux visiter l'Italie.

Je les ai alpagués. Ils se sont assis. Je leur ai dit qu'ils n'imaginaient pas à quel point je les aimais.

– Je suis sincère.

Je mentais. Ils ne doutaient pas de mon amour, ils s'en foutaient.

– Nous pourrions décider de nous voir chaque semaine ?

Ils ont souri pour dire non.

– Chaque mois ?

Je ne sentais pas le moindre enthousiasme dans leur regard.

– De temps en temps ?

Ils ont opiné mollement.

– Parlez-moi de vous.

Leurs mains agacées errant sur la table, leurs bouches aux lèvres serrées.

– Vous allez tous devenir ingénieurs ? Médecins ? Juristes ? L'important, c'est de devenir, d'être, de vivre. C'est étonnant de voir à quel point les gens existent peu. Il faut investir la vie comme une forteresse, peu importent l'huile bouillante, les traits d'arbalète. On grimpe, on s'élance, on se rend maître des lieux.

Je me demandais ce que je voulais dire exactement. Comme je sentais qu'ils ne m'écoutaient pas, je continuais à parler sans me préoccuper davantage de la substance de mon discours.

– Vivez en chevaliers.

Ils faisaient exprès de jeter de la petite monnaie sur le carreau pour passer leur temps à la chercher à quatre pattes sous les chaises et les pas des clients. Un

jeu méprisant destiné à me montrer à quel point ils me considéraient comme un père ennuyeux. Ils lançaient leurs pièces de plus en plus loin, jusque dans la rue, sur la voie, le terre-plein central. Ils ont fini par disparaître avec leur mitraille.

Par la suite, nous nous sommes rencontrés tous les cinq ou dix ans. Je crois qu'ils n'étaient pas mécontents de pouvoir régulièrement constater l'existence de leur père, comme certains aiment à se faire scanner pour vérifier qu'aucun organe ne leur manque.

Depuis une vingtaine d'années je représentais surtout pour eux un complément de revenus. J'avais entrepris de me dépouiller lentement à leur profit. Un strip-tease. Les valeurs mobilières, les timbres de collection, les logements de rapport, comme autant de pièces de lingerie que je leur jetais chaque année l'une après l'autre à la gueule pour me débarrasser du sentiment de culpabilité d'éprouver envers eux moins d'amour que pour le chocolat et le monbazillac.

Peu d'affection circule entre nous. Ils ont un besoin de père aussi maigre que moi d'enfants. Je n'aurais pas davantage pleuré l'absence de leur venue au monde qu'ils ne pleureront ma mort.

Je leur avais annoncé mon décès prochain au dos des chèques que je leur avais adressés pour Noël. En réalité, ils avaient dû venir à mon mariage pour s'assurer que j'étais sur la bonne voie.

Dans la nuit, souvent le sommeil s'arrête. L'insomnie, mon affreuse amie. Des siècles à me retourner dans mon lit, toute une vie à ne pas dormir. Aujourd'hui je suis même hors d'état de me trémousser sous le drap.

Je peux lever et baisser les paupières. Je vois la lueur rouge, la verte, celle qui clignote du blanc au bleu. Parfois j'aperçois deux taches blanches au plafond. Peut-être que mes yeux projettent là-haut la lumière dont ils se gavent le jour. Ni peur ni inquiétude ni désir de mourir. Une conscience plate, une étendue, marécage asséché, sol de lune.

L'avenir sinistre comme un mauvais souvenir. Le passé, une compression presque opaque. On distingue à peine au travers des visages flous, des événements effilochés errant comme des nuages. Le reste de la nuit devant moi, des heures sèches au cours desquelles rien n'adviendra. Le petit matin à la rescousse en route vers le zénith, le crépuscule, les après-demain où je serai tricard.

Le rêve, un moyen de locomotion rapide, fulgurant, on pourrait même aller au-delà de la galaxie si on éprouvait le moindre désir des délices qui nous attendent là-bas. Pourtant quelle misère d'en être réduit aux joies de l'esprit. Mieux vaut encore être un chien en bonne santé qui court, saute, avale hargneusement sa pâtée.

Le passé ne s'arrête jamais de pleuvoir. Une pluie fine, une averse, une tempête. Certains souvenirs sont tombés dans la mare. À travers la vase je vois parfois remonter un matin d'enfance où je m'ennuie en classe depuis quatre-vingts ans, un dimanche de 1932 où je suis encore en train de shooter dans le même ballon et puis comme une multitude de bocaux bouchés à l'émeri où j'accomplis indéfiniment les gestes de l'amour avec une petite femme, un monsieur en costume gris, quantité d'êtres dont je ne distingue plus que le sein plat, le pénis, le trou de la bouche, l'œil sombre entre les fesses

hérissées comme des joues mal rasées, ou rouge, à vif, émouvant de sembler meurtri.

Le charnier de la mémoire. Toutes ces années qui n'existent plus et vous élancent comme une jambe coupée.

Je voudrais d'une nuit bruyante, populeuse, agitée. Je n'aime pas ces gens allongés à tous les étages des maisons du village serrées l'une contre l'autre comme des lits superposés. Je refuse la solitude, le soir, l'obscurité. Je veux sans cesse le jour. Éteignez la lune, laissez flamber toute la nuit le soleil.

Mes oreilles ne sont plus assez performantes pour entendre la rumeur sourde de l'autoroute lointaine. J'attire le bruit en embrassant la pénombre, en applaudissant, en le sifflant comme un larbin. Le bruit chasse le silence.

La peau, drap de cellules jeté sur les chairs écorchées. Le visage, un mouchard pire qu'un nom ou une empreinte qui à chaque apparition nous dénonce. Je préfère le corps anonyme. Les bras modestes, les humbles jambes, les doigts, ces brindilles.

La douleur est une cage transparente comme l'air de la chambre. Les malades sont des bagnards. Ils rêvent d'évasion, de paysages, de panoramas, d'autres plaies, d'autres bosses.

Les pas sont un moyen de transport. On s'assoit sur le bord du lit, on regarde le vide, on frôle le sol du bout des orteils, on se perche sur nos jambes, ces béquilles instables, ces échasses.

On s'en va. On trouve l'invraisemblable énergie d'attendre d'avoir atteint le couloir pour s'effondrer. Mais un jour la chambre est devenue trop vaste pour se laisser traverser. Avant même d'avoir pu se mettre

debout, on s'écroule au pied du lit. La loque sur le carreau, un gisant.

On finit par mettre la main sur vous. On vous remonte, on vous repose, on vous ensevelit sous les couvertures. On vous engueule comme un môme.

Il me prend la main, passe son autre bras autour de mes épaules. Un vieillard rassurant, solide, trop lourd pour que la mort l'envole. Il ne vous laissera pas arrêter par la milice, il vous cachera dans le ciel. Les soldats pourront toujours carillonner, il escamotera la cheminée, vous précipitera dans un escalier dérobé, puis de vous porter le long d'un corridor épouvantable, de vous descendre par un puits jusqu'à la crique où vous attend une barque à voile, un submersible, une fusée, l'étoile filante scellée qui à califourchon vous évadera.

– Porte-moi.

Un chuchotement. Il a entendu. Il me soulève. Il me maintient au-dessus du lit. Il me repose avec délicatesse comme si j'étais une œuvre d'art.

– Tu es toujours fort.

Un murmure. Je suis devenu un haltère aérien. Si peu de chair sous la peau brunie par la sénescence et les os creux comme des instruments à vent.

– Vas-y.

Il a dû lire le mouvement de mes lèvres. À moins qu'il n'ait vu passer ma pensée comme un scarabée sorti de ma bouche entrouverte. Il sourit, son regard essaie de me convaincre que ce ne sera pas une corvée atroce à fondre en larmes. Il défait mes langes, sa main un instant posée comme une feuille de vigne. Puis dans sa bouche mon sexe, petite momie à jamais ratatinée. Je ne ressens

rien d'autre qu'un picotement sur l'urètre irrité par la sonde dont on me transperce matin et soir pour vider ma vessie. Je n'ai pas la force de soupirer pour feindre d'avoir presque joui.

Depuis hier, il dort à côté de moi. Un lit étroit de pensionnaire aux pieds surélevés pour que je puisse le voir en tournant la tête. Je voudrais le contempler pendant qu'il dort, mais mon regard le réveille comme une caresse chaque fois qu'il se pose sur lui.

Je suis en panique à l'aube. Un faible cri qu'il entend même les matins où la peur m'étrangle trop pour le laisser passer. Il serre mon bras, sa tête pèse sur ma poitrine. Il me recouvre comme une cuirasse. Les agonisants meurent au petit matin. Il m'interdit de mourir, il empêche mon âme de s'évaporer.

Je veux être assez petit garçon pour croire en lui. Je ne veux pas partir. Le froid, la glace, le squelette. Pourrir dans une caisse, brûler dans un four, en enfer.

Je vais disparaître avant d'avoir compris pourquoi quelque chose existe. Un univers, cette drôle d'idée. De la lumière, des pierres, du temps. Des gens qui courent après la métaphysique depuis l'invention de l'angoisse.

On doit pouvoir trouver des boîtes pleines d'heures, des containers remplis de minutes, des supertankers chargés de secondes à éclater. Si je pouvais acheter un homme pour mourir à ma place, me réincarner en bébé, faire numériser les données de mon cerveau pour continuer à exister à l'état de carte mémoire dans le téléphone de l'homme de ma vie qu'il emportera dans son cercueil où je persisterai tant que la batterie ne sera pas épuisée.

Rien du tout. Il n'est plus temps pour moi d'inventer

l'éternité. Vous croyez que l'avenir rêve de nous ? Que les générations futures se souviennent de nos pauvres gueules ? Nous sommes des personnages crayonnés, la mort nous gomme. Esquisses affectueuses, craintives, tueuses, méchantes, déguisées, toutes nues l'une avec l'autre enchevêtrées, passant leur temps de vie à s'imaginer, laissant derrière elles des bibliothèques aux livres balafrés de langage, des sémaphores, signaux de fumée de siècle à siècle, avertissements, plaintes, questions idiotes auxquelles personne jamais ne répond.

C'est peut-être sordide de préférer la souffrance, l'inquiétude, la terreur, à la béatitude que procure la morphine. Je ne veux pas du flou de l'euphorie. Vivre nettement ses derniers jours. Regarder en plissant les yeux le soleil, s'émerveiller de la lumière blanche qui borde les nappes de brouillard, être ému par un chat aux pattes de moineau en train de sautiller dans un coin du paysage autour d'un minuscule steward café-au-lait tombé des nues.

La vie dehors trop lumineuse éblouit. Qu'on ferme les volets. M'enamoureront la lumière des ampoules, l'odeur de cire venue de la salle à manger, me fascinera le vol de l'abeille en rupture de ruche qui bourdonnera toute la nuit dans la pénombre des veilleuses. Qu'elle me butine, je lui tends mon visage. La joie de se dire qu'on est encore assez frais pour finir dans un pot de miel.

Être dévoré vivant. Rassasier, les loups, les hyènes, le lion du cirque dont j'entends les clowns piailler dans le jardin. Devenir un peu de sa crinière, un fragment de griffe, un neurone sans grade. À force d'intrigues, de meurtres, de coups d'État, coloniser sa cervelle d'animal et devenu le fauve tout entier, s'enfuir, suivre les rails de

chemin de fer jusqu'au port de mer où mouille le cargo qui emmènera ce passager clandestin jusqu'en Afrique reprendre la vie sauvage que menaient ses ancêtres.

Si je pouvais me débarrasser de mon corps avant qu'il ne m'entraîne. Je ne me sens plus solidaire de cette ruine depuis longtemps. Une maison trop mal en point pour qu'on la rafistole. Il faut faire son bagage, partir, investir quelque part une nouvelle coquille.

Drôle d'escargot dans sa robe molle, mince, diaphane. Mon ventre transparent comme un aquarium grouillant d'organes.

Il serait plus commode de s'adapter aux circonstances. Décider que la vie est trop longue, lassante la tragédie du bonheur, salutaire la maladie qui bascule la vieillesse dans le caveau. Mais je voudrais au moins avoir le choix. Cette obligation de finir un jour par mourir est la preuve cruelle qu'aucun homme ne sera jamais libre.

Je lui demande de m'emporter loin de l'agonie. Je le supplie. Il me met sur son dos. Il ne me refusera jamais rien.

– Tu peux me lâcher.

Mais je n'ai plus la force de m'accrocher à son cou. Il demande à l'infirmière affolée de me recouvrir d'un édredon.

– On est une grosse bête.

Lourde, vacillante, chaotique dans l'escalier.

– On fera le tour du monde.

Je serai un touriste émerveillé.

– On distancera la mort.

Le jardin clair sous le ciel gris qui l'éclaire comme un

néon. Ses mocassins noirs, sabots troublant l'eau des flaques de cette province pluvieuse.

– Galope.

Mais il craint la chute. À son âge, la moindre chiquenaude brise les pattes, le plus tendre choc fend le crâne, on décède pour un rien. Mieux vaut ménager la carcasse, ralentir, ralentir encore.

– Au pas, mon amour.

Elle non plus n'ose pas courir. Une vieille guenon qui traîne son antique faux rouillée. L'éternité l'épuise, elle n'en veut plus des siècles, des millénaires, de la perpétuelle hécatombe. Elle s'assoit près de la grille le cul dans la brouette. Elle n'en peut plus de mourir tout le monde. Elle nous laisse prendre un peu d'avance. Elle a des cadavres plein l'univers, peu lui importe qu'un couple échappe à sa malédiction.

Une bonne espérance de vie

Vieux. Vieux. Vieux. J'en avais assez de me faire traiter de vieux. Je me couchais chaque soir visqueux de toutes ses insultes. Quand nous faisions l'amour, elle m'appelait vieux salaud. Elle prétendait que c'était un mot tendre, une gâterie, une chatterie, une gaminerie de fiancée attendrie. Elle parlait de mon sexe antique, de l'affection qu'elle lui portait et je vous fais grâce de la vulgarité de son vocabulaire.

– Ta vieille bite chérie.

Elle se dressait pourtant comme la première venue.

– Je ne vois pas en quoi elle a l'air d'une dame âgée.

– Avec ton petit bidon.

Un soupçon de ventre. Je me levais chaque jour à six heures et demie pour pouvoir aller nager une heure entière à la piscine du quartier. Je passais le samedi après-midi à la salle de musculation. Je ne vous parle pas des séries de pompes au bureau dès que j'avais cinq minutes de répit entre deux rendez-vous.

– À ton âge, même musclé le corps est mou.

– Touche, ils sont durs mes biceps.

– Quand tu ne les contractes pas, ils sont flasques comme de la gelée. D'ailleurs, dans l'ensemble, tu es grassouillet.

J'étais au régime. J'avais perdu huit kilos en quelques mois. Mes fesses avaient fondu jusqu'à devenir inexistantes. Ne me manquait qu'une queue et mon arrière-train aurait ressemblé à celui d'un chien. J'avais auparavant de bonnes joues, un double menton, mais la fonte des graisses les avait emportés.

– Maintenant, tu ferais bien de te remplumer. En dégonflant, ta figure a gagné des rides et tu as un cou de dindon.

– Je me ferai opérer.

– Si le chirurgien rate ton lifting, tu auras l'air d'une vieille tante.

– Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

– Demande à papa comment il s'y prend pour rester aussi jeune.

Il était professeur de gymnastique. Il avait huit ans de moins que moi.

– J'en ai assez que tu me le donnes toujours en exemple.

– Il est le plus bel homme que je connaisse.

Un jour d'ivresse alors que nous revenions à l'aube d'un anniversaire à Versailles, elle m'avait avoué qu'il lui avait toujours plu. Elle enviait une camarade de classe victime à treize ans d'un inceste.

– Tu es vicieuse.

– Autrement, je ne coucherais pas avec une vieillerie comme toi.

Elle avait vomi dans un vieux sac Monoprix trouvé dans la boîte à gants. J'avais oublié mes lunettes à la maison. Les phares des camions étaient nébuleux. Je peinais à garder les yeux ouverts. Ils me piquaient et larmoyaient.

– Ne pleure pas, vieux bambin.

J'avais envie de la gifler. Je me suis arrêté à la première pompe à essence. J'ai jeté dans la corbeille la gifle que je lui réservais. Elle a disparu aux toilettes pendant que je mettais une pièce dans la machine pour obtenir un expresso.

Elle est revenue livide.

– Je n'ai plus de tampons.

Elle m'a reproché mon égoïsme.

– Si tu pensais à moi, tu en aurais toujours un dans la poche de ta veste. Au cas où.

Elle a été acariâtre jusqu'à la maison. Je l'ai suivie au lit. Je lui ai caressé le front.

– Tu as la main froide.

Je l'ai frottée contre le drap pour la réchauffer.

– Froide comme la mort.

Elle s'est endormie.

J'ai attendu le petit déjeuner pour lui dire ma façon de penser.

– Je suis mûr, mais il me reste encore une bonne espérance de vie.

Elle a ri pour la première fois depuis plusieurs semaines. Un rire est plus agréable à entendre que des éclats de voix.

– Tu as raison, ce que je viens de dire est un peu ridicule. Je me demande bien quel sordide démographe a pu inventer l'espérance de vie. En tout cas, d'après les statistiques, je peux très bien continuer à vivre jusqu'en 2040.

Elle ricanait.

– Je sens que je vivrai vieux.

– À ton âge, tu n'as aucune chance de te tromper.

J'ai fait un esclandre.

– Je n'ai que cinquante-cinq ans.

– Ma mère est morte à vingt-huit ans.

Une crise cardiaque, sûrement une overdose.

– Je suis très en forme.

– Elle pétait le feu et elle pissait des étoiles.

– Je mène une vie saine.

– Elle jouait au tennis.

– Je n'ai aucune pathologie.

– Elle était en parfaite santé. Tous ses organes ont été transplantés, ils fonctionnent sûrement encore aujourd'hui dans le corps de gens qui la bénissent. On a même réussi à faire redémarrer son cœur à force de volts et d'ampères.

– S'il marchait si bien, pourquoi elle ne l'a pas gardé pour elle ?

– Tu ne respectes rien.

Elle est partie à la salle de bains en claquant la porte. Il était beaucoup trop tard pour aller à la piscine. J'ai filé au bureau. Je me sentais tellement coupable de n'avoir pas nagé que j'ai sauté le repas de midi pour apaiser ma conscience.

Nous nous étions rencontrés à Nantes. J'avais passé le week-end avec mes gosses à tergiverser dans la ville pour essayer de les distraire. Un jugement m'avait accordé le privilège de pouvoir les héberger un week-end sur deux dans mon appartement parisien, mais cette fois leur mère avait décidé que la météo était trop mauvaise pour que je risque leur vie sur l'autoroute.

– Tu en profiteras sur place.

– Ce n'est pas très pratique, sans compter le coût de la chambre.